

lit, la tuberculose ! Il ne dormait pas avec Augustine, il avait sa propre chambre, son propre lit dans la plus belle pièce de l'appartement, la plus ensoleillée, donnant sur cette rue calme sans voitures où ne passait que le train reliant la brasserie du Pêcheur et l'usine Ungemach directement à la gare de marchandises de Cronenbourg. Gare perdue loin derrière les petits jardins ouvriers de bric et de broc, pas encore délimités par des barrières, un vrai paradis de nature et d'aventures. Une seule voie de chemin de fer pour un petit train à vapeur, qui circulait lentement, les gens étaient prévenus par les crachements de la locomotive, et on regardait passer le train comme d'autres, en d'autres contrées, regardaient passer les bateaux.

C'était ça la rue de l'Embranchement : directement du lieu de production au lieu de distribution : la gare ! Pas encore de voitures, ou si rares, pas besoin de trottoirs, les rails seuls au milieu des pavés donnaient la courbure à l'alignement des maisons, et la liberté de circuler aux piétons.

Et qu'en reste-t-il à présent ? Une vue bouchée par des bretelles d'autoroute, des bruits de camions suspendus à hauteur de fenêtres, un embranchement inutile, des jardins sacrifiés, des vies transplantées vers un avenir incertain...

Il ne reste plus rien que la richesse de mes souvenirs, et l'image de Jules, ce grand-père par qui tout a commencé.

\*  
\* \*

Jules Arthur Walch est né à Plainpalais, près de Genève. Il est né là, au tournant des pérégrinations d'une famille, les Walch, chassée du petit duché de Liechtenstein par faim et manque de travail. Le duché est petit, la famille nombreuse ! Faut croire que ce petit paradis fiscal n'a pas toujours abrité que des banquiers ! Son père, Casimir Walch, mécanicien de

son métier, avait rencontré là, sur la route de l'émigration, et j'aime imaginer une rencontre romantique au bord du lac Léman, une femme : Lugerte Kistner. Bien qu'un peu revêche, et pas très belle, elle a su séduire le pauvre migrant en route vers l'Eldorado ! Personne ne sait plus, à présent, si c'est par les mystères de l'amour ou les vicissitudes de la vie que mon grand-père Jules Arthur y a vu le jour le 6 juillet 1892.

Genève, ville de villégiature pour gens riches se reposant au bord du lac, et où sa mère Lugerte travaillait dans un hôtel comme femme de chambre. Elle-même se trouvait loin des siens, puisqu'elle venait du pays de Bade, précisément d'Elchesheim, et vous verrez par la suite que ce détail n'est pas tout à fait anodin. En ce temps-là, les filles, trop nombreuses sur une exploitation agricole trop petite pour nourrir toutes les bouches de la famille, n'avaient d'autre choix que devenir domestiques en ville. Et pour cela, il fallait parfois s'expatrier bien loin.

Ainsi donc, migrants tous les deux, se sont rencontrés Lugerte et Casimir.

De tous les Walch, aucun ne s'est fixé longtemps à Genève ; Casimir ne s'y est arrêté que le temps de faire naître son fils. Seul son frère Paul s'est ancré définitivement à Saint-Gall en Suisse, au bord du lac de Constance. Trois autres enfants Walch, Edgar, Edouard et leur sœur Louisa ont entrepris le grand voyage jusqu'en Amérique. Ils se sont établis à Saint-Louis au bord du Mississippi, une ville où déjà une forte communauté germanique était installée. Louisa y a épousé un bel Américain du nom de Seghers qui, de métier maçon, y construisit le premier *Bowling* qui fit sa fortune.

Bien plus tard, j'ai enfin compris ces visites de cousins d'un autre monde, d'une lointaine famille tout droit sortie d'un

conte fantastique. Faut dire que j'avais cinq ans quand je vis pour la première fois toute cette descendance débarquer d'une superbe Cadillac vert foncé ! De plus, je ne comprenais rien à l'américain. Encore une autre langue. Ah, "*l'oncle d'Amérique*" qui n'était pas mon oncle ! C'était à n'y rien comprendre... Mais c'était à prendre, à rêver, à aimer...

Ainsi donc, je ne sais si c'est Casimir, car pour lui il était difficile de trouver du travail en pays suisse, ou Lugerte, qui voulait se rapprocher de son pays natal, toujours est-il qu'en suivant le cours du Rhin, ils se sont finalement établis à Strasbourg, en Alsace. Mon grand-père avait alors cinq ans.

L'Alsace, depuis le 14 août 1870, faisait partie du Reich allemand. Ce n'était pas une simple annexion, c'était une vitrine de la puissance germanique. Strasbourg se devait être une ville moderne, "*Gas in allen Étagen*", inscription qu'on peut encore voir de nos jours sur des plaques en fonte émaillée des façades d'immeubles, salles de bain et toilettes dans les appartements. La ville fut entièrement remodelée avec de grandes artères de circulation et de grandes constructions de logements pour la garnison et les bourgeois.

Les Alsaciens devaient faire leur service militaire dans la *Reichswehr*. La langue officielle instaurée fut l'allemand. Ils bénéficièrent d'une administration très bien organisée : quinze députés alsaciens siégèrent en 1874 au Reichstag à Berlin. Ce dernier vota un crédit de dix-sept millions de marks pour l'agrandissement de la ville : le nombre des rues doubla et la surface tripla. L'empereur Guillaume II y fit construire une résidence d'été, l'actuel Palais du Rhin situé place de la République, les militaires allemands s'installèrent en grand nombre, des fortifications et de nouveaux remparts furent construits pour défendre la ville contre une éventuelle reconquête française. Une nouvelle université ouvrit ses portes en 1872, d'où sortiront pas moins de cinq prix Nobel !

L'Allemagne envoya ses meilleurs chercheurs, ses meilleurs professeurs. Le statut spécial de *Reichsland Elsaß-Lothringen* favorisa l'émergence d'une nouvelle élite strasbourgeoise. Le travail ne manquait pas, la renommée de Strasbourg gagna les bords de la Baltique, et désespéra... Paris : avoir perdu une si belle région, si riche en traditions, proche des axes d'échanges nord-sud, est-ouest ! Strasbourg n'était pas encore capitale européenne – du moins était-elle – déjà, comme de tous temps, une ville carrefour, une ville d'avenir ! Ajoutons, pour enfoncer le clou (!), qu'à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle, Strasbourg disposait du plus moderne ensemble hospitalier d'Europe continentale, véritable ville à part entière au sein de cette *Neustadt* inscrite depuis 2017 par l'UNESCO au patrimoine mondial.

\*  
\* \*

Ainsi donc, en 1897, dans cette toute nouvelle ville allemande, Casimir, Lugerte et petit Jules mon grand-père, se sont installés tous les trois rue de Niederbronn, au numéro 11. C'était un de ces immeubles nouvellement construits pour abriter la classe laborieuse, un quartier populaire. Construits lors des grandes percées de la ville neuve. Strasbourg avait beaucoup d'attraits pour le jeune couple : une grande ville, à une cinquantaine de kilomètres d'Elchesheim ; on y parlait allemand, et Casimir y trouva facilement du travail. Un emploi près de la gare, non pas comme simple manœuvre, mais comme mécanicien d'entretien à la Laiterie de Strasbourg, qui appartenait à la grande famille des De Dietrich. Lugerte s'occupait du petit Jules Arthur et faisait des ménages pour arrondir les fins de mois. Ainsi, mon grand-père, resté fils unique, allait-il à l'école allemande, et, n'ayant ni frère ni sœur, se réfugia dans les livres, d'où sa vocation naissante : il sera écrivain, il sera explorateur, il sera journaliste, il sera voyageur, il sera...